



musée
jurassien
des arts
moutier

Cantonale Berne Jura 2024-2025

Guide de l'exposition



Musée jurassien des Arts
www.musee-moutier.ch

4 rue Centrale 2740 Moutier
info@musee-moutier.ch

Jury pour la sélection des œuvres exposées

- Océane Forsinetti, artiste et présidente du Club jurassien des Arts
- Mélanie Devaud, attachée de conservation et médiatrice au musée
- Valentine Reymond, conservatrice du musée

Artistes exposés

Stéphanie Baechler Cécile Baumgartner Vizkelety, Werner Burkhart, Seline Burn, Nicolas Gigon, Rokko Gottwald, Wera Grzes, Simone Hebeisen, Silvia Hugli Lory, Paul Hutzli, Tanja Kuschpel, Anouk Lees, Lorenzo le kou Meyr, Migo, Christina Niederberger, Nostal Chic, Tobias Nussbaumer, Barbara Reichen, Anouk Richard, Simon Risi, Patricia Schneider/Déborah Demierre, Celia & Nathalie Sidler, Sébastien Strahm, Michael Streun, Emmet Ward, Clemens Wild, Peter Wüthrich, Severin Zbinden, Angela Zwahlen

Auteurs des textes

Les artistes exposés, les auteurs ayant commenté leurs œuvres, Valentine Reymond

Stéphanie Baechler *1983

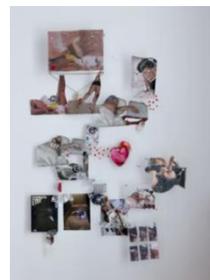
Dans ses tapis noués à la main, une technique apprise avec des artisans du Caire, Stéphanie Baechler dénonce les dures réalités sociales de la capitale égyptienne. Sous le régime d'Abdel Fatthah al-Sissi, des quartiers entiers ont été remplacés par des ponts ou des autoroutes et des centaines de



familles ont dû quitter leur domicile. L'artiste évoque les immeubles éventrés et une circulation routière anarchique, dans un contraste parlant avec la technique ancestrale, soignée et constructive du tapis noué.

Cécile Baumgartner Vizkelety *1997

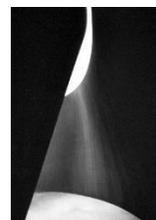
Dans son installation, Cécile Baumgartner Vizkelety associe des photographies, parfois déchirées ou trouées, dans une forme de collage à l'esthétique kitsch, représentative de la génération Z. Entre délicatesse et brutalité, l'œuvre reflète une intimité vulnérable, dévoilée à l'insu des personnes photographiées. Elle évoque aussi l'omniprésence du téléphone et interroge ainsi l'influence de la technologie et de la société de consommation sur les relations humaines, en s'inspirant



d'auteurs tels qu'Eva Illouz ou Seyda Kurt. Mais ces personnages endormis peuvent aussi suggérer la dépression, telle que la décrivent David Lodge (*L'homme qui ne voulait plus se lever*) ou Georges Perec (*Un homme qui dort*, dont l'œuvre tire aussi son titre), voire des cadavres.

Werner Burkhart *1938

Werner Burkhart a capté, dans la chapelle de Ronchamp de Le Corbusier ou au sein de la sculpture de Richard Serra à Bâle, des images physiques et métaphysiques des phénomènes du vide et de la lumière. Ces phénomènes se reflètent pour lui dans les espaces de l'architecture, de l'art, de la poésie et de la méditation. L'artiste cite à ce sujet Georg Kùhlwind : « Le vide, la possibilité de tout contenu » ; ou encore Paul Klee : « L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible ».



Seline Burn *1995



Seline Burn dépeint un univers ambigu, à la fois inspiré par son quotidien et plongé dans une ambiance déroutante. Dans *The Visitor*, une jeune femme se penche pour mieux sentir des flocons de neige tomber sur son visage, devant une table dressée, sur laquelle, curieusement, les bougies restent allumées. La perruche huppée qui la côtoie joue également un rôle insolite dans cette scène nocturne, dépeinte dans un coloris flamboyant, dominé par le rouge et le bleu. Dans *Thanks for the flowers* [Merci pour les fleurs] l'artiste fait allusion, non sans humour, à un bouquet fleurs en le métamorphosant en motif de papier peint dans lequel un personnage féminin se fond. Ferait-elle « tapisserie » ? Ou se tient-elle derrière une vitre parsemée de vignettes de fleurs ?

Nicolas Gigon *2001



S'inspirant de ses propres expériences, Nicolas Gigon crée des œuvres à la fois personnelles et universelles, explorant la manière dont nous pouvons jouer de notre intimité dans la sphère publique. Dans cette carafe, il a réuni les cendres de cent lettres d'amour qu'il a écrites, puis brûlées, afin d'exprimer le sentiment amoureux, mais aussi de s'en libérer. Il a précieusement conservé ces cendres comme une relique des états émotionnels passés. Il invite ainsi les spectateurs à s'interroger sur leur propre relation à l'amour et à leur vie privée.

Rokko Gottwald (Tony Lauener) *1978



Dans sa série intitulée *Bad*, Rokko Gottwald dévoile les réalités terrifiantes qui peuvent se cacher derrière les façades d'habitations, où semble se dérouler une intimité idyllique. L'artiste utilise à dessein un style illustratif, voire naïf, et met en scène des allusions à des meurtriers et des victimes, dans une distance ironique par rapport à ses sujets. Il interroge notre propension à ignorer les alertes que nous pouvons ressentir. Les traumatismes, leur genèse et leur

traitement sont au cœur de son œuvre, qui s'appuie sur ses expériences personnelles.

Wera Grzes (Weronika Grzes) *1996

Sous le titre de *Néphélé* – nymphe ou esprit des nuages dans la mythologie grecque – Wera Grzes crée des images ouatées de son propre corps qui échappent à toute forme prédéfinie. En plans rapprochés, elle traduit la relation entre le souffle et la chair, inspirée par un extrait de l'ouvrage de Clarissa Pinkola Estes, *Running with Wolves* (En courant avec les loups). Pour l'artiste, le corps, chargé d'émotions, d'expériences et de tensions, est en constante évolution et procède de la création de soi, loin des visions préconçues véhiculées par la société ou la culture.



Simone Hebeisen *1994

Simone Hebeisen associe des matériaux contrastés, pierre et tapis tufté. Opposés dans leurs teintes, leur consistance, leur aspect tactile, pierre et tapis sont répandus au sol. Le spectateur est invité à déambuler dans l'installation et à toucher les éléments pour mieux ressentir ces impressions contrastées entre chaud et froid, léger et lourd, souple et dur.



Silvia Hugi Lory *1978

Silvia Hugi Lory propose une évocation éthérée de rideaux anciens d'une maison abandonnée. Sur des panneaux de verre, évoquant des vitrages, elle a transposé en sérigraphie des photographies de ces rideaux. Chaque image a un angle différent, de sorte que leur juxtaposition crée un moiré. De nouvelles images apparaissent lorsque les plaques de verre sont superposées. Le reflet de l'espace environnant ajoute encore des effets supplémentaires. Dans sa démarche l'artiste explore les textiles, les fenêtres ou la lumière qui transparait.



Paul Hutzli *1992



Dans sa vidéo intitulée *Flunked* [Recalé], Paul Hutzli raconte le rituel de passage d'un apprenti sorcier pour obtenir son diplôme. L'action se passe dans une usine magique qui produit des personnages à la chaîne en argile, destinés au travail. L'apprenti finit par échouer

spectaculièrement lors de son épreuve, en ne suivant pas les critères ennuyeux de son maître. L'artiste questionne ainsi les normes et les relations de pouvoir qui dominent dans les milieux éducatifs et dans la société. Pour réaliser ce film d'animation, il a travaillé en stop-motion, avec des matériaux qu'il utilise également dans sa peinture et sa sculpture : marionnettes, costumes, papier mâché, animations peintes, argile ou objets trouvés.

Tanja Kuschpel *1989

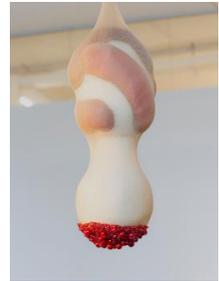


La nature morte peinte par Tanja Kuschpel paraît à première vue suivre la tradition du genre. Mais le spectateur peut y ressentir peu à peu une présence étrange : le couteau situé au premier plan reflète un visage. Ce reflet, invraisemblable au sein de la composition, introduit la figure humaine dans une composition faite d'objets et de drapés. Il souligne

l'importance du regard, en faisant écho à la propre expérience visuelle du spectateur. Pour l'artiste, l'observateur est au premier plan. Le tranchant du couteau symbolise la pique de la conscience, incitant à se recentrer sur soi sans se laisser distraire par l'éclat extérieur. Dans la tradition de la nature morte, les vanités étaient d'ailleurs également porteuses d'une valeur morale, celle du *Memento Mori* : « Souviens-toi que tu vas mourir ».

Anouk Lees *1998

Dans son installation intitulée *Ursprungsgewebe* [Tissu d'origine], Anouk Lees traduit le vécu de la naissance. En déchirant et recousant des tissus, en distribuant des volumes textiles dans l'espace, elle exprime les sentiments contrastés de séparation et de nouveau départ, de douleur et de beauté qui accompagnent l'accouchement. Elle figure les sensations du corps déchiré et recousu, celles aussi de voir un nouveau corps commencer à exister, de manière brutale et pourtant merveilleuse. Elle invite les spectateurs à explorer les multiples facettes de l'origine.



Lorenzo le kou Meyr *1967

L'univers pictural de Lorenzo le Kou Meyr oscille entre netteté et flou, lisibilité et abstraction. Ses paysages ambigus, bien qu'ancrés dans le réel, suggèrent des visions mystérieuses. Pour l'artiste, il s'agit de « scénographies » : « *Je crée des décors pour des acteurs qui sont absents* ». Dans les œuvres exposées, il a retravaillé picturalement des reproductions de ses peintures antérieures sur un tissu velouté. Le format circulaire ne fait que renforcer le sentiment d'incertitude qui en appelle à l'imaginaire du spectateur. Il en va de même pour les brins de coton qui prolongent les masses picturales et contribuent à brouiller les pistes de l'évidence. Non sans humour, l'artiste fait à allusion dans son titre à un fil qui a joué un rôle opposé, celui d'*Ariadne* [Ariane], en permettant à Thésée de retrouver son chemin dans le labyrinthe du minotaure.



Migo (Manuel Staudenmann) *1991

Avec ses *Leftover Porträts* [Portraits reliquats], Migo représente des personnes de son entourage par le biais de patchworks. Il a demandé à ses amis Nava et Livio de conserver sur une longue période des objets qu'ils auraient jetés ou donnés. Ses modèles ont donc pu choisir ce qu'ils désiraient montrer de leur intimité, de



leur moi, de leur cadre de vie et de leurs pratiques de consommation. Assemblés au point zigzag, les fragments de leur quotidien - vêtements, emballages de thé ou magazines - forment des portraits sans visage qui dévoilent des processus et des valeurs sociales.

Christina Niederberger *1961



Christina Niederberger a peint un monde virtuel labyrinthique et vertigineux qui évoque à la fois les *Prisons* de Piranèse, la peinture moderne et le vocabulaire de la technologie du jeu numérique. Elle superpose ainsi conceptuellement des strates d'images picturales et digitales pour explorer la part ornementale et la part purement créative que recèlent les images numériques. Ces deux aspects ont été attribués, dans la modernité, au féminin lié à l'artisanat d'art et au masculin associé à la création libre. Pour aborder ces questions, l'artiste met en œuvre, dans sa méticuleuse traduction picturale, un processus de distanciation et de décélération.

Nostal Chic (Samuel Rauber *1990 / David Bregenzner *1991)



Le duo Nostal Chic interroge les concepts de confort (le *hyggelig* danois) et de sécurité, associés à l'habitat individuel. Leurs minuscules maisons laissent entrevoir une vie paisible : le crépitement et le rougeoiement d'un feu ou le scintillement et le son de téléviseurs.

Mais ce sentiment de protection et de confort est perturbé par l'emplacement de ces habitations. Perchées sur des rochers, elles évoquent également l'isolement, voire le confinement. Nostal Chic incite ainsi à une réflexion critique sur le stéréotype de la maison individuelle, dont la valeur de refuge peut s'avérer fragile et illusoire. Deux vidéos complètent cette approche. L'une montre une boîte à musique en forme de chalet, dont le toit s'ouvre pour dévoiler une noirceur inquiétante, renforcée par le son, ralenti et réverbéré. L'autre vidéo introduit l'univers de la simulation qui rejaillit sur toute l'installation. Tant cet

intérieur confortable, réchauffé par un feu de cheminée (qui évoque les vidéos d'endormissement sur YouTube), que cette femme, ont été créés par l'intelligence artificielle. Malgré cet aspect virtuel, le spectateur tend à se projeter dans la scène, et même à croire pouvoir dialoguer avec l'avatar.

Tobias Nussbaumer *1987

Dans ses dessins minutieux à l'encre et au crayon noir, Tobias Nussbaumer mêle des stéréotypes architecturaux, et associe des espaces réels, numériques et imaginaires. Le regard se perd dans ces enchevêtrements, renforcés par l'inversion entre l'intérieur et l'extérieur. Où cette vitre brisée peut-elle se situer par rapport à l'escalier du premier plan ? D'où ce mobilier étrange, sorte de croisement entre arbre à chat et table de bar, surgit-il ? Comment le rattacher au titre de l'œuvre, *Customized Seclusion* [Isolement personnalisé] ? Les multiples mises en abymes que fait résonner l'artiste éloigne le spectateur de ses perspectives habituelles et de ses préjugés, pour mieux éveiller son imaginaire.



Barbara Reichen *1971

Avec son *Dragon des nuages*, Barbara Reichen se réfère à l'année 2024 qui est celle du dragon dans le calendrier chinois. Cet être qui symbolise la transformation et le renouveau est pour elle à la fois puissant, amical et empreint de féminité. Il envoûte la grande salle du musée dans laquelle il est installé. Pouvons-nous nous connecter à son énergie, dans ce monde contemporain qui tremble et est en pleine mutation ? C'est ce que tentera l'artiste dans une performance donnée lors du vernissage.



Anouk Richard *1988

Que ce soit par des représentations minutieuses de parties de son corps ou d'objets, Anouk Richard cherche à troubler le spectateur, à lui faire perdre ses repères et à activer ainsi son imagination. Elle a représenté ici des armes réelles, mais leur donne un



aspect ludique par leur coloris acidulé. Les jouets d'enfants sont-ils inoffensifs ? La guerre est-elle parfois considérée par certains combattant comme une activité récréative ? L'artiste crée ainsi une ambiguïté dérangement entre la fonction dramatique de ces pistolets et l'innocence du jouet d'enfant.

Simon Risi *1991



Non sans humour, Simon Risi réduit la complexité des émotions à des catégories et des normes chiffrables. Sur des panneaux d'aluminium, il code en couleur ces catégories en indiquant leur pourcentage, variable selon les panneaux. Placés dans une salle d'exposition, ces panneaux semblent

traduire ce que nous pouvons ressentir en voyant de l'art, par exemple : « 40% de déception, 36% d'appréciation esthétique, 18% de quiétude, 18% de confusion, 18% de satisfaction, 9% d'ennui, 9% d'envoûtement ». Ce calcul absurde de nos émotions indéfinissables fait écho à nos imprécisions et nos difficultés à décrire nos relations à la culture.

Patricia Schneider *1974 / Déborah Demierre *1988



Dans *Reflet des voisins*, Patricia Schneider et Déborah Demierre figurent la vie quotidienne des habitants d'un immeuble fribourgeois, entre anonymat et intimité. Inspirées par les ombres chinoises projetées sur une façade en verre d'une

cour intérieure, elles ont capté les silhouettes de détails, d'objets et de personnes et construit de nouveaux voisinages, à travers les reflets. Par une technique complexe de superpositions de photogravures et de verre gravé, elles ont traduit les atmosphères colorées nocturnes des appartements éclairés et les reflets de l'architecture de bâtiments voisins.

Celia & Nathalie Sidler (Célia Sidler *1983, Nathalie Noorlander *1983)

Les sœurs jumelles Celia et Nathalie Sidler questionnent, non sans ironie, certains aspects de la société, dont la consommation, par le biais d'aliments comme matériau artistique. Elles ont

disposé sur une table miroir des moulanges en sucre rouge d'une langue de bœuf. Avec le temps, le sucre se cristallisera et deviendra mat, ressemblant de plus en plus à la viande. Cette œuvre trouve divers échos dans des problématiques actuelles. Le remplacement



d'une substance par une autre, courante dans l'industrie alimentaire, fait souvent scandale. Ou encore, la surconsommation de viande est décriée. Mais la langue c'est aussi notre propre organe, essentiel pour percevoir les saveurs de ce que nous mangeons.

Sébastien Strahm *1980

L'artiste est passionné par le paysage en tant que thématique culturelle, sa représentation et ses codes. Il explore en particulier, dans sa peinture, ses aquarelles et ses reliefs, non seulement les traditions orientales dans ce domaine, mais aussi le regard que l'Occident peut porter sur elles. Ses bas-reliefs en plâtre peint sont formellement identiques. Ces



silhouettes découpées d'îles-rochers et d'astres, placée sur différents plans qui suggèrent l'espace, ne varient que par leurs coloris intense, posé en aplat. Sébastien Strahm accumule ainsi les motifs qui deviennent décoratifs, interrogeant notre perception du paysage et ses a priori.

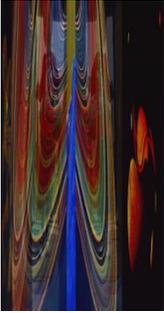
Michael Streun *1965

Michael Streun crée des univers picturaux surréalistes, des utopies à la signification ambivalente pour traduire les transformations et les bouleversements du monde actuel. Sur un fond de paysage disloqué dont les pans se télescopent, trois jeunes filles semblent réagir calmement et même apprécier les flots qui se déversent. La couleur fluide, dominée par les violets et les jaunes complémentaires, est par elle-même un champ énergétique qui ajoute des strates de fondus et de superpositions à la thématique ambiguë. Loin de toute référence à une actualité précise, l'artiste



reflète la complexité et les dangers de notre époque, sur un ton qui oscille entre apocalypse et espoir.

Emmet Ward *1991



Avec *Postcards from Psyche* [Cartes postales du psychisme], Emmet Ward explore les traumatismes, la consommation des médias et la mémoire culturelle. Il mêle et reconfigure des images emblématiques, qui deviennent difficilement lisibles, pour traiter de la mort du petit garçon Alan Kurdi, syrien d'origine kurde, noyé et échoué sur une plage turque. Les photographies de son corps ont fait le tour du monde. Dans *The Scream* [Le cri], l'artiste associe ce type de photographie à *l'Enlèvement d'Europe* du Titien et à l'emoji du cri.

Dans *Invaders : Mystery Space*, il insère une autre image du garçonnet encore vivant, portant un t-shirt avec l'inscription qu'on retrouve dans le titre. Il l'accompagne par *Saturne dévorant un de ses fils* de Francisco Goya et des images de la planète Saturne prises par la NASA. Sur la tranche de l'œuvre, on peut lire: « *Time grazed on youth, as a child sailed to where quiet prevailed. But a gust led them astray onto silent shores* »

(« Le temps a effleuré la jeunesse, tandis qu'un enfant naviguait vers un endroit tranquille. Mais une rafale les a égarés sur des rivages silencieux »)

Clemens Wild *1964



Clemens Wild représente, sous forme de bande dessinée sur des portes de casier d'une ancienne maison du personnel, des situations vécues dans l'institution sociale où il vit. Son support même prend du sens car l'artiste s'attache à retracer, non sans humour, la vie humble des femmes employées par l'institution, pour la cuisine, les chambres ou les ateliers. Il rend visibles ces figures socialement invisibles et prend soin de les distinguer pour souligner leur personnalité, par leur habillement et d'autres détails. Il a choisi moments précis d'évasions de leur quotidien, avec sur une des planches des vacances à Corfou, et sur l'autre un incident survenu le jour de l'Épiphanie.

Peter Wüthrich *1962

Le livre est au centre du travail artistique de Peter Wüthrich qui l'utilise comme éléments de ses installations multiformes. Dans sa *Pharmacie littéraire*, il a disposé des flacons dont les étiquettes proviennent des pages de garde de différents romans, pour la plupart de la collection française « Le Livre de poche ».



Il exprime par là l'idée, pleine d'espoir, que la littérature puisse être considérée comme un médicament, améliorant notre santé. Ne pourrions-nous pas l'utiliser comme « énergie de guérison », selon les termes de l'artiste, dans laquelle nous pouvons puiser imaginaiement et spirituellement ?

Severin Zbinden *1997

Severin Zbinden exprime des expériences humaines fondamentales, comme la peur, l'amour ou la mort. Inspiré par une photographie, il a peint le tueur en série John Wayne Gacy enfant, lors d'une fête de famille, plusieurs années avant son premier crime. Il a décelé dans ce moment apparemment joyeux une malice déjà présente dans les ombres entourant les yeux et dans le sourire du futur criminel.



Où se perd l'innocence ? Existe-t-elle vraiment ? Dans quelle mesure une image peut-elle transmettre ce questionnement ? Loin de nous livrer une réponse précise, l'artiste cherche à traduire l'inexplicable, dans une réduction du coloris au noir et blanc. Le flouté de son autoportrait semble confirmer sa subtile approche des sentiments humains, insaisissables.

Angela Zwahlen *1968

Dans une concision issue de son travail d'illustratrice, Angela Zwahlen a peint des lieux que nous pouvons rencontrer au quotidien. Ce parc façonné par l'homme ou cette villa des années 1970 appartiennent aux décors assurant notre bien-être, abritant nos moments de loisir et nos



familles mononucléaires. Pourtant, l'absence de toute présence humaine, la rigueur et la perspective centrale du parc vient contrebalancer sa beauté par un sentiment de d'oppression. De son côté la villa, avec ses rares fenêtres, n'évoque-e-elle pas un bunker ou une forteresse, malgré les couleurs gaies et acidulées qui l'accompagnent ?

